

Laval théologique et philosophique



Robert H. FRANK, *Success and Luck. Good Fortune and the Myth of Meritocracy*. Princeton, Princeton University Press, 2017 [2016], 208 p.

Yves Laberge

Volume 78, numéro 1, février 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093381ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093381ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2022). Compte rendu de [Robert H. FRANK, *Success and Luck. Good Fortune and the Myth of Meritocracy*. Princeton, Princeton University Press, 2017 [2016], 208 p.] *Laval théologique et philosophique*, 78(1), 189–191. <https://doi.org/10.7202/1093381ar>

d'Adam Smith (p. 166) qui depuis quelques décennies aurait été reconverti en ce que l'on nomme « la main invisible du marché » (p. 167).

L'une des conclusions de Stéphane Foucart est que l'économisme tous azimuts risque de nous entraîner vers « une dangereuse impasse » (p. 251). Sur une note plus philosophique au sujet des limites de « l'économie » et de la recherche incessante de la richesse, l'auteur ajoute que « le plaisir n'est pas le bonheur, ce que l'on sait depuis l'Antiquité, et certains neurobiologistes estiment même incompatible le sentiment de plénitude et de contentement avec la quête effrénée des plaisirs de toutes sortes » (p. 251).

Avec *Des marchés et des dieux. Quand l'économie devient religion*, Stéphane Foucart nous propose un ouvrage original et rigoureusement argumenté dont chaque chapitre est plus intéressant que le précédent. Les universitaires s'intéressant à la sécularisation seront sans doute inspirés par ce livre bien étayé. Même les lecteurs sceptiques devant un rapprochement aussi audacieux entre l'économie et le religieux apprécieront le style élégant et la verve de l'auteur. À la limite, on pourrait prolonger la réflexion de Stéphane Foucart dans d'autres domaines et remplacer l'économie par un autre objet de culte profane, que ce soit l'environnement, le sport, les célébrités, le végétarisme et les aliments naturels ou même la drogue pour adapter le modèle proposé par Stéphane Foucart dans l'établissement d'un nouveau diagnostic ou d'une tendance émergente. Mais — qui sait ? — cette nouvelle hypothèse sera peut-être pour un autre livre... plus facile à annoncer qu'à démontrer.

Yves LABERGE
Université d'Ottawa

Robert H. FRANK, *Success and Luck. Good Fortune and the Myth of Meritocracy*. Princeton, Princeton University Press, 2017 [2016], 208 p.

« Que le meilleur l'emporte ! » ; « Les élèves les plus doués recevront les notes les plus hautes ! » ; « Les candidats les plus méritants obtiendront des positions supérieures ! » (p. XIV) ; « Les universitaires les plus talentueux sont les plus cités ! » (p. 134)... Nous entendons tous les jours ces formules convenues, auxquelles beaucoup de décideurs veulent croire, mais qui seraient en fait basées sur le mythe — bien enraciné — de la méritocratie, qui sévit autant dans le monde de la recherche que dans les milieux universitaires, sans parler du secteur financier et dans les médias. Finaliste au prix du « *Financial Times* and McKinsey Business Book of the Year » en 2016, ce livre du professeur Robert Frank déboulonne habilement cette thèse pourtant séduisante et largement répandue voulant que chacun soit récompensé en fonction de son mérite, de ses capacités, de ses efforts. L'auteur est professeur émérite à l'Université Cornell et à l'École Johnson Graduate School, situées dans l'État de New York, c'est-à-dire au pays de l'individualisme triomphant, où la méritocratie se confond quotidiennement avec un autre mythe : celui du Rêve américain, qui perpétue la croyance voulant qu'aux États-Unis, chacun puisse réussir et s'élever jusqu'aux plus hautes sphères de la société, à condition de travailler ardemment et de toujours persévérer⁵.

Selon Robert Frank, le mythe de la méritocratie néglige un aspect déterminant mais souvent occulté : la chance de ceux et celles qui réussissent simplement en se trouvant « au bon endroit et au moment le plus opportun ». D'autres perspectives invoqueront, au lieu de la chance, un heureux hasard (« good fortune ») pour expliquer comment certaines personnes auraient réussi à gravir opportunément les échelons de l'ascenseur social ou hiérarchique. Ces deux facteurs apparaissent fort

5. Voir les multiples définitions contenues dans le livre de Lawrence R. SAMUEL, *The American Dream. A Cultural History*, Syracuse, Syracuse University Press, 2012.

pertinemment dans le titre même de cet essai resté méconnu. Mais pourquoi alors les personnes qui sont arrivées à se hisser au sommet d'une hiérarchie n'invoquent-elles pas, elles aussi, le « facteur chance » pour expliquer leur succès ? Pour Robert Frank, le mythe — solidement ancré — de la méritocratie repose précisément sur la négation du facteur chance dans l'équation de la réussite : « [...] en mettant l'emphase sur le talent et le travail acharné, les gens ayant réussi renforcent leur mérite et la prétention qu'ils ont de valoir un salaire très élevé » (p. 11).

Ce mythe de la méritocratie dans une société néolibérale ne devrait toutefois pas se confondre avec le concept sociologique de statut social et la prise en compte des origines socio-économiques ; de plus, la méritocratie ignore les distinctions et discriminations en raison du genre ou de l'ethnicité. Rien à voir non plus avec le destin, la destinée ou l'hypothétique intervention de « la main de Dieu ». Et on laisse ici de côté les études sur la douance pour se concentrer uniquement sur celles et ceux qui parviennent à s'élever socialement (ou professionnellement) et qui s'en vantent. Néanmoins, Robert Frank n'ignore pas l'impact des inégalités sociales qui empêchent beaucoup d'enfants issus des familles à bas revenu d'accéder aux grandes universités américaines dont les frais de scolarité sont souvent très élevés (p. 88). Même à propos des choix vocationnels, de l'orientation scolaire et professionnelle, des inégalités persistent toujours, parfois subtilement, et l'auteur précisera ailleurs que chez les étudiants provenant de familles bien nanties, les mauvais choix et « les erreurs dans le cheminement ont beaucoup moins de conséquences » (p. XIV), dans la mesure où les étudiants qui auraient été mal orientés mais qui appartiennent à des milieux aisés auront toujours la possibilité de bifurquer, de recommencer leurs études autrement ou de se réorienter vers un autre domaine, et ce en dépit des frais de scolarité élevés et des semestres supplémentaires qui s'ajoutent (*ibid.*). Autrement dit, ceux-ci auront droit à une deuxième chance, peu importe le coût. Ce n'est pas le cas de tous.

Robert Frank n'affirme pas pour autant que les personnes qui prennent du galon seraient toutes incompetentes ou des imposteurs qui seraient parvenus à leur niveau d'incompétence, comme dans *Le Principe de Peter*, le *best-seller* de 1969 devenu un classique, de Laurence Peter et Raymond Hull⁶. L'argumentaire nuancé de Robert Frank, combinant une méthodologie mixte (qualitative/quantitative), est étayé et laisse une large place à la compétence, à la persévérance, mais aussi à l'humilité. Le propos est facile à suivre, mais la multiplicité des sources utilisées pourra parfois surprendre : on y trouve beaucoup de statistiques sur les revenus et la fiscalité, différents sondages très rigoureux, mais aussi le compte rendu de diverses expériences très intéressantes sur les perceptions générales face aux « personnes qui ont réussi » (p. 137), avec en prime quelques « tranches de vie » plutôt anodines et quelquefois révélatrices sur le parcours personnel de l'auteur, qui ne néglige aucunement le « facteur chance » pour décrire son propre cheminement. Autre remarque : on reprochera à certains tableaux comparatifs d'être partiels ou incomplets ; ainsi, les données recueillies sur les taux de taxation des ménages dans différents pays industrialisés sont incomplètes, notamment à propos du Canada, et ne fournissent en fait que des résultats pour l'Ontario, mais sans aucune autre province (voir le Tableau 6.1, p. 88, sur la colonne de gauche). L'ouvrage se conclut sur une note de sagesse, incitant les mieux nantis à être reconnaissants de leur bonne étoile et à tenir compte du « facteur chance » dans leur cheminement au moment de faire leur bilan (p. 145).

À l'évidence, ce livre audacieux et accessible de Robert Frank constitue une avancée originale en philosophie de l'éducation, basé sur une argumentation indiscutablement rigoureuse, mais il se situe aussi à contre-courant à propos de la méritocratie et de l'illusion persistante que celle-ci col-

6. Laurence J. PETER, Raymond HULL, *Le Principe de Peter. Pourquoi tout employé tend à s'élever jusqu'à son niveau d'incompétence*, Paris, Stock, 1970. Plusieurs rééditions.

porte. Peu importe que l'on soit d'accord ou non, ouvert à la critique ou non, il serait néanmoins important d'être au moins exposé momentanément au point de vue des détracteurs de ce mythe de la méritocratie. Depuis cette parution, d'autres chercheurs ont prolongé ce questionnement et en ont étoffé la critique, selon des approches similaires, et toujours critiques. Je pense notamment à ces deux ouvrages : *Against Meritocracy*⁷ par Jo Littler et *The Myths of Measurement and Meritocracy*⁸, par J.M. Beach.

Yves LABERGE
Université d'Ottawa

Manon GARCIA, **La conversation des sexes. Philosophie du consentement.** Paris, Climats, 2021, 309 p.

Le deuxième livre de Manon Garcia, *La conversation des sexes*, prolonge sur le terrain de la sexualité la question mise de l'avant dans *On ne naît pas soumise, on le devient* : « [...] dans quelle mesure les femmes peuvent-elles consentir à leur propre soumission ? » Au lendemain de la vague de dénonciations #MeToo, cette situation paradoxale mérite notre attention. En effet, bien qu'il soit désormais au cœur des revendications pour la libération des femmes, le consentement n'est pourtant pas une notion neutre aux yeux de l'autrice. Quelles peuvent être sa valeur et sa fonction au sein d'une trajectoire patriarcale, demande-t-elle ? Loin d'être un plaidoyer en faveur du consentement, ce livre se propose au contraire de rendre compte de « ce qu'il y a de profondément difficile à penser [en lui] », à savoir que « le discours du consentement est à la fois une libération pour les femmes [...] et un risque, tant ce vocabulaire peut être utilisé d'une manière qui dissimule les injustices de genre » (p. 27).

Mentionnons toutefois que le portrait que voudrait brosser la philosophe française n'est pas complètement noir. S'il apparaîtra bientôt évident que le consentement n'est pas le « sésame » de l'égalité des sexes que plusieurs voient en lui, Garcia ne désenchante pas pour autant de « sa portée émancipatrice pour penser un avenir à la fois égalitaire, libéré et joyeux de l'éros » (p. 255). Instruire sur ses lacunes, renouer avec ses ambitions — voilà au demeurant un leitmotiv qui sied bien à l'esprit de cet essai.

Au travers de sept chapitres, la *Conversation des sexes* offre un ample travail d'explicitation conceptuel, dont l'objectif principal consiste à restaurer l'intelligence d'un vocabulaire péchant de nos jours par excès de simplicité. Intransigeante, l'autrice soumet ainsi une notion du sens commun à la critique d'un *logos* à la fois féministe et philosophique — lesquels, sous sa plume, se fondent du reste parfaitement l'un dans l'autre. On l'aura deviné, un premier pavé consiste dès lors à offrir une promotion au consentement sexuel : celui-ci n'est pas qu'une simple notion, mais un authentique concept philosophique.

Placée en préambule, la première étape consiste à démystifier la conception « simpliste et trompeuse » du consentement, entendu comme accord tributaire d'un pouvoir normatif de légitimation. D'abord, l'idée même du consentement comme « accord » attire le soupçon : accepter une interaction sexuelle par politesse, est-ce consentir ? Être d'accord par crainte d'être perçue comme une « allumeuse » à l'aune de scripts de genre sexistes, est-ce vraiment du consentement ? Mais encore, selon Garcia, la force justificatrice associée au consentement contribue également à occulter

7. Jo LITTLER, *Against Meritocracy. Culture, Power, and Myths of Mobility*, Londres, Routledge, 2017.

8. J.M. BEACH, *The Myths of Measurement and Meritocracy. Why Accountability Metrics in Higher Education Are Unfair and Increase Inequality*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2021.